

L'élément humain dans les dénominations en géographie et en botanique

Autor(en): **Howe, Sonia E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Boissiera : mémoires de botanique systématique**

Band (Jahr): **7 (1943)**

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-895644>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'élément humain dans les dénominations en géographie et en botanique

par

Sonia E. HOWE¹

Lauréate de l'Académie française

(Manuscrit reçu le 17 novembre 1942)

1. LES PLANTES QUI PORTENT LES NOMS DE GRANDS VOYAGEURS

L'étude de l'origine des noms des plantes et des lieux géographiques du point de vue de l'élément humain offre un champ de recherches très vaste. Je me suis limitée à ceux de ces noms qui ont été donnés avant le XIX^{me} siècle.

C'est assez fortuitement que je me suis intéressée aux noms donnés aux plantes quand je me suis aperçue qu'ils correspondaient à ceux des hommes dont j'avais étudié le rôle historique. En même temps, je découvrais avec surprise qu'un membre de la Société Royale avec lequel je m'entretenais, ignorait complètement qui étaient les hommes qui avaient donné leur nom aux plantes dont il s'occupait à ce moment.

¹ Auteur des ouvrages suivants traduits de l'anglais par le Général Fillonneau : *Les Héros du Sahara. (Le Père de Foucauld et le Général Laperinne)* [Armand Colin,] *L'Europe et Madagascar* [Berger-Levrault], *Lyautey du Maroc*, ainsi que *Les Grands Navigateurs à la Recherche des Epices* [Edgar Malfère], etc., etc.

Mon attention attirée sur ce fait curieux, je me mis à rechercher les noms de mes « amis » dans l'*Index Kewensis* dans le but de faire partager à mes lecteurs les faits nouveaux que je découvrais. Le sujet me passionna et de fil en aiguille je me mis à étudier l'élément humain de la question en dehors du côté scientifique ou professionnel.

En essayant de trouver l'origine de certaines appellations géographiques, j'avais déjà été frappée de constater que celles-ci traduisaient toute la gamme des émotions ressenties par les navigateurs. Pendant que j'étudiais les récits de voyages anciens, j'observais le processus d'après lequel avaient été nommées les îles, les baies, les détroits et les caps. Je compris que les noms n'étaient que des hommages aux hommes qui, les premiers, les avaient aperçus; et lorsque je me rendis compte que des plantes avaient également reçu les noms de ces mêmes navigateurs, je fus doublement intéressée par mon sujet.

J'espère, certain jour, offrir au public un ouvrage qui aura pour titre : *L'élément humain dans les dénominations en géographie et en botanique*. Le chapitre que je présente ici appartient à la première partie, intitulée : *Quelques fils de Neptune*. Les deux autres parties auront pour titres : *Disciples d'Esculape* et *Adorateurs à l'autel de Flore*. Le chapitre *Une initiative royale et le voyage de M. de La Pérouse* a été choisi parce qu'il se prête mieux que les autres à être abrégé à la longueur voulue.

Il est très facile de jalonner la découverte progressive des continents nouveaux et des îles par les plantes qui portent maintenant les noms des navigateurs. Il est également aisé de retrouver, immortalisés dans des noms de plantes ou de lieux géographiques, les noms des hommes dont la gloire est liée à diverses branches des sciences naturelles. Cependant ce ne sont pas seulement des hommes d'une renommée universelle qui ont été jugés dignes d'un tel honneur; il en est

de moins connus¹, mais dont les exploits se sont avérés suffisamment importants dans le développement de leurs pays respectifs pour justifier la survivance de leurs noms dans le vocabulaire botanique. Comme exemples de cette catégorie je n'en citerai que trois. Combien y a-t-il de botanistes qui connaissent les hommes qui ont été les parrains de la *Linscotia*, de la *Pyrardia* ou de la *Flacourtia*, et pourtant ces trois hommes ont eu une influence capitale sur leur génération.

IAN HUGHEN VAN LINSCHOTTEN, qui eut toutes les facilités pour étudier les INDES, a écrit un ouvrage sur la flore et la faune de ces régions. Publié aux frais du Gouvernement néerlandais, cet ouvrage a profondément influencé ceux de ses compatriotes qui projetaient d'établir des relations commerciales directes avec l'INDE en vue d'importer les précieuses épices. Le livre de LINSCHOTTEN a fait époque. Il a été publié en français à AMSTERDAM en 1590, en ANGLETERRE en 1598, et l'imprimeur bien connu de BRYE le publia à FRANCFORT simultanément en latin, en français et en allemand. On peut sans exagération dire que ce sont les descriptions données par l'auteur des richesses des produits naturels de l'INDE qui ont poussé des hommes d'action à créer les grandes compagnies commerciales qui sont à l'origine des Empires hollandais et anglais dans les INDES ORIENTALES.

La même influence décisive fut exercée par l'ouvrage de PYRARD de LAVAL, *Discours du voyage des Français aux Indes Orientales* publié en 1609 grâce à M. BIGNON, bibliothécaire du Roi, qui nota les récits que lui fit PYRARD DE LAVAL. Ce voyageur avait passé dix ans aux INDES, mais il était peu habile à manier la plume, et les renseignements précieux recueillis par lui auraient été perdus si M. BIGNON ne les avait pas enregistrés.

¹ Par ex. M. de PEREISC, FREZIER, POIVRE, Sir JOSEPH BANKS, Sir STAMFORD RAFFLES, etc. , etc.

La lecture de ce livre eut une grande influence sur le Cardinal de RICHELIEU qui cherchait à développer le commerce d'outre-mer. La Compagnie des INDES ORIENTALES, à laquelle s'intéressait vivement le roi LOUIS XIV doit beaucoup à PYRARD de LAVAL, le marchand voyageur.

Le premier directeur général de cette compagnie à MADAGASCAR fut le sieur ETIENNE de FLACOURT, dont l'ouvrage *Histoire de la Grande Ile de Madagascar* fut publiée en 1658; on y trouve des renseignements sur les habitants, sur le pays, sur les plantes qui sont encore d'une lecture intéressante. Au moment de sa publication, le livre eut une influence considérable, et depuis cette époque le drapeau français n'a pas cessé de flotter comme au temps de FLACOURT sur tout ou partie de MADAGASCAR.

Que les botanistes de tous les temps aient donné leur nom à des plantes n'est que trop naturel, mais ce fut le Père CHARLES PLUMIER, moine franciscain, qui au milieu du XVII^{me} siècle en donna l'exemple et depuis c'est devenu une habitude courante.

On pourrait écrire un gros volume en rédigeant de courtes notices sur les hommes d'après lesquels le Père PLUMIER nomme ses plantes. Et pourtant peu d'entre nous connaissent l'origine de ces parrainages; pour n'en citer que deux, le *Lobelia* et le *Bégonia*. Les botanistes, bien entendu, savent qui était MATHIAS DE LOBEL, mais qui de nous connaissait l'origine du nom de cette jolie fleur bleue et savait que MATHIAS DE LOBEL était un Français, médecin du Prince d'ORANGE, puis botaniste attaché au roi JACQUES I^{er}, auteur d'un livre dédié à la Reine ELISABETH et qui repose à HIGH-GATE?

Le Père CHARLES PLUMIER a perpétué son souvenir dans le *Lobelia*, tandis que par le *Bégonia*, il a immortalisé le nom de l'Intendant des Galères de MARSEILLE, M. MICHEL BÉGON. Ce fut ce haut fonctionnaire, grand amateur de la nature, qui obtint pour le moine franciscain d'être attaché

en qualité de botaniste à une commission envoyée aux ANTILLES par ordre de LOUIS XIV pour étudier la flore des INDES OCCIDENTALES françaises.

Il n'est peut-être pas connu dans le public que le *Bignonia*, cette fleur couleur de flamme en forme de trompette et d'une beauté si plaisante à l'œil, est le souvenir élevé par M. de TOURNEFORT à son protecteur l'Abbé JEAN-PAUL BIGNON, un des premiers membres de l'Académie française, bibliothécaire du Roi, dont le père avait été le conservateur de la collection numismatique du Roi. M. de TOURNEFORT, éminent botaniste, a été honoré à son tour par le nom donné à la plante le *Tournefortia*.

Aujourd'hui le nombre des plantes portant des noms d'hommes s'élève à plusieurs milliers. LINNÉ accepta l'idée de PLUMIER, mais établit des règles qui, appliquées rétrospectivement, supprimèrent un certain nombre de dénominations données jusqu'alors dans la nomenclature botanique.

Les noms des plantes dénommées d'après les navigateurs qui ont vécu avant le XIX^{me} siècle évoquent maints souvenirs tragiques. Quand on étudie la vie de ces vaillants pionniers, on est frappé par les souffrances effroyables endurées par les marins dans le PACIFIQUE sud, et par la mortalité subie jusqu'au moment où les principes posés par le Capitaine JAMES COOK pour lutter contre le scorbut par l'emploi de ce que nous appelons aujourd'hui les vitamines, eussent été généralement appliqués. On se rend compte aussi de ce besoin irrésistible qui vit au cœur de l'homme de percer les mystères de la nature et qui lui a inspiré le courage d'affronter des dangers inouïs. Il y a là un phénomène fascinant d'action et de réaction des personnalités et d'enchaînement des découvertes à travers les siècles jusqu'à ce que le résultat final ait été atteint et que le monde ait découvert ses ultimes limites. Tout cela ressort nettement en étudiant les noms

des hommes ¹ qui survivent dans les dénominations des plantes et des lieux géographiques.

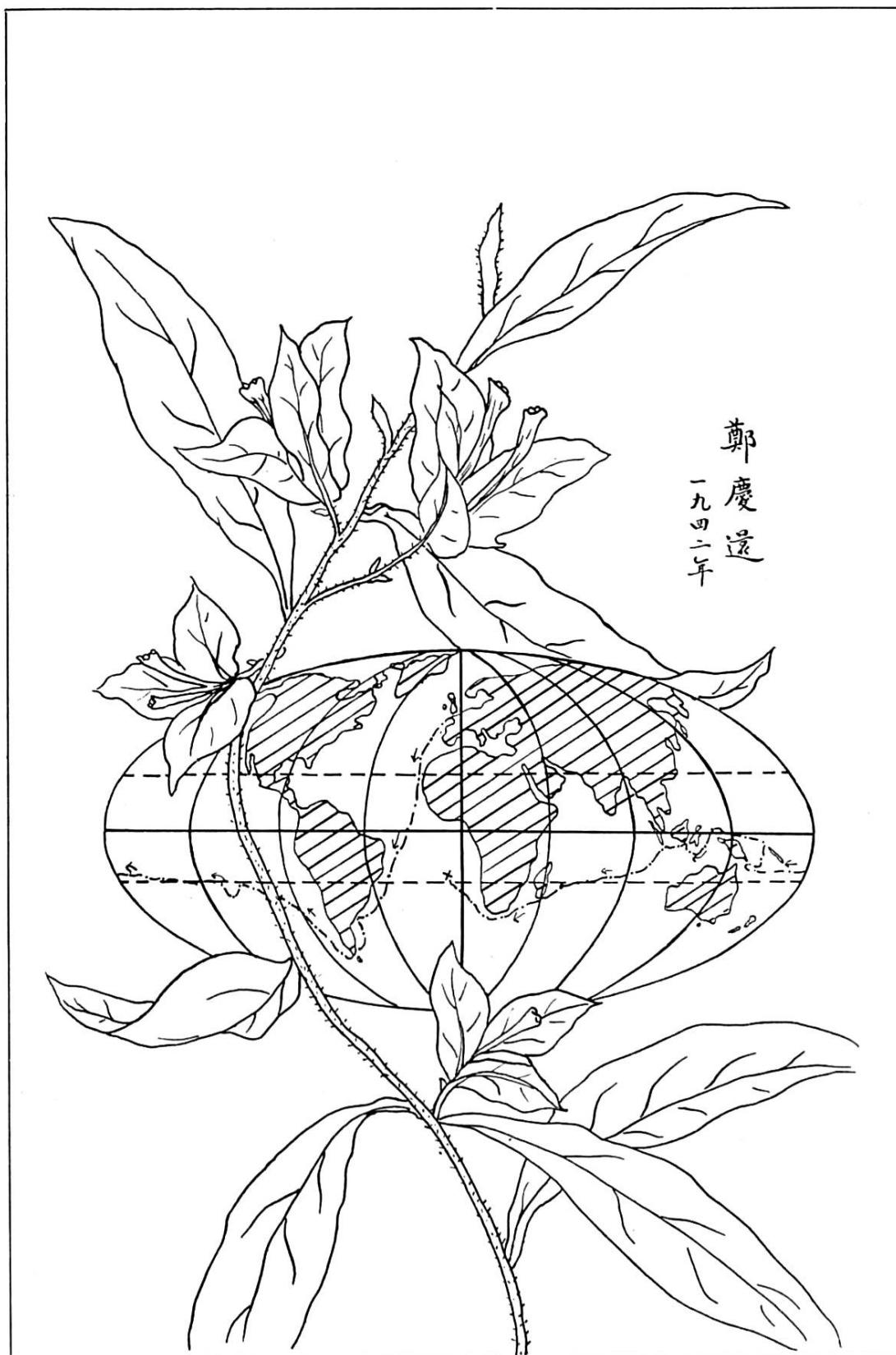
A l'heure présente où les Iles SALOMON constituent une des scènes importantes sur lesquelles se déroule la lutte pour la suprématie dans le PACIFIQUE, il est intéressant de noter que l'honneur d'avoir re-découvert cet archipel revient à l'homme dont le nom figure à l'*Index Kewensis* en même temps que sur tous les atlas géographiques. Chacun connaît cette belle plante grimpante, le *Bougainvillea*, chacun a lu sur les cartes l'île BOUGAINVILLE et le détroit de BOUGAINVILLE.

C'est à dessein que j'ai dit « re-découvert », car ni MENDANA qui a découvert l'archipel en 1567 et, croyant avoir trouvé l'OPHIR du temps de SALOMON, lui donna le nom de ce roi — ni tant d'autres navigateurs après lui ne purent retrouver ces îles. Cachées par un voile qui semblait impénétrable, ces îles semblaient un Eldorado mystérieux, jusqu'au jour où M. de BOUGAINVILLE eut la grande joie de déchirer ce voile.

En l'honneur de la première circumnavigation du globe par un navigateur français, M. de COMMERSON, le botaniste de l'expédition, immortalisa le nom de son chef en donnant son nom à la plante le *Bougainvillea*.

Il me semble que le fait de retrouver le nom de BOUGAINVILLE aussi bien sur les cartes géographiques que dans le vocabulaire botanique illustre particulièrement bien mon point de vue, à savoir qu'il y a une personnalité derrière beaucoup de ces noms. Il en résulte un facteur humain qui ajoute un charme particulier aux conceptions scientifiques.

¹ Par ex. COLOMB, MAGELLAN, DRAKE, DAVIS, HUDSON, LE MAIRE, DAMPIER, ANSON, BYRON, CARTERET, COOK, VANCOUVER, FREYCINET, etc.



Le *Bougainvillea spectabilis* Willd. et le voyage de M. DE BOUGAINVILLE (1766-1769). (Dessin de Miss Cheng.)

2. UNE INITIATIVE ROYALE ET LE VOYAGE

DE M. DE LA PÉROUSE

(1785-1788)

LOUIS XVI aimait beaucoup la géographie. Il avait lu avec intérêt de nombreux récits de voyages et parmi eux l'ouvrage du Capitaine JAMES COOK l'avait particulièrement intéressé. Le Roi se rendait bien compte que si ce grand navigateur n'avait pas trouvé la mort de la main des indigènes des Iles SANDWICH¹, il aurait fait bien d'autres découvertes. Comme son fameux précurseur MAGELLAN, COOK avait ouvert de nouvelles routes maritimes que d'autres exploreraient à leur tour.

LOUIS XVI décida que ce serait un de ses capitaines qui continuerait l'œuvre de COOK et que la gloire en rejallirait sur la FRANCE. L'initiative du Roi ne se borna pas à donner l'ordre d'organiser une expédition, il prit une part personnelle dans l'élaboration du programme à réaliser. Après avoir rédigé une note donnant le schéma du projet, il soumit son texte aux personnes les mieux qualifiées pour donner un avis sur les différents aspects du problème à résoudre.

Quand le travail des experts lui fut soumis, le Roi annota copieusement le document : ici une correction, là une suggestion ou une omission réparée. Il ajouta nombre de détails, concernant surtout le bien-être des équipages, car il se considérait comme responsable de ces hommes qui allaient risquer leur vie sur son ordre. Il rédigea enfin une note explicative indiquant le double but assigné à l'expédition. La conclusion ne laissait aucun doute sur ses intentions : « Pour résumer ce qui est proposé dans ce mémoire et les observations que j'ai faites, il y a deux parties, celle du commerce et celle des

¹ HAWAÏ.

reconnaisances. La première a deux points principaux : la pêche de la baleine dans l'Océan méridional au sud de l'AMÉRIQUE et du CAP DE BONNE ESPÉRANCE; l'autre est la traite des pelleteries dans le nord-ouest de l'AMÉRIQUE pour être transportées en CHINE et, si l'on peut, au JAPON. Quant à la partie des reconnaissances, les points principaux sont de la partie nord-ouest de l'AMÉRIQUE, qui concourt avec la partie commerciale, celui des mers du JAPON, qui y concourt aussi, mais pour cela je crois que la saison proposée dans le Mémoire est mal choisie; celui des îles SALOMON ¹ et celui du sud-ouest de la NOUVELLE HOLLANDE ². Tous les autres points doivent être subordonnés à ceux-là; on doit se restreindre à ce qui est le plus utile et qui peut s'exécuter à l'aise dans les trois ans proposés ».

Parmi les hommes consultés par le Roi se trouvait le Comte de FLEURIAU, directeur des Ports de guerre et Arsenaux de FRANCE. C'est lui qui, le premier, avait mis en service sur les bâtiments de guerre français l'horloge marine de FERDINAND BERTHOUD. FLEURIAU avait probablement une connaissance plus approfondie de la géographie et des découvertes anciennes ou récentes qu'aucun de ses contemporains. Il avait fait une étude spéciale des rapports de voyages et des cartes, et s'était efforcé de coordonner les renseignements en apparence contradictoires fournis sur le même point par différents navigateurs et aussi de découvrir la raison des divergences relevées sur les positions et les distances, dans les rapports de l'Amiral HERRERA ³, du Capitaine CARTERET, du Capitaine SURVILLE et de M. de BOUGAINVILLE.

D'après M. de FLEURIAU, la TERRA DEL SPIRITU SANTO de QUIROS (1606), l'île REINE CHARLOTTE de CARTERET

¹ Découvertes en 1567 et recherchées vainement depuis cette époque par de nombreux navigateurs jusqu'à ce que M. de BOUGAINVILLE les eût retrouvées en 1768.

² AUSTRALIE.

³ HERRERA *Description des Indes occidentales*. Amsterdam et Paris (1628).

(1767), la NOUVELLE CALÉDONIE de COOK (1774), la TERRE DES ARSACIDES de SURVILLE (1769) et les LOUISIADES de BOUGAINVILLE (1768) appartenaient tous à l'ARCHIPEL SALOMON, que chacun des navigateurs avait touché en un point différent.

Comme l'expédition organisée par le Roi devait éclaircir la question de ces îles qui intéressaient fort M. de FLEURIAU, celui-ci était tout feu et flammes pour le projet en train. Ce fut lui qui suggéra au Roi d'en confier l'exécution à JEAN-FRANÇOIS GALOUP DE LA PÉROUSE, dont il appréciait hautement le caractère et les capacités professionnelles.

Ce jeune officier avait gagné sa réputation dans la guerre contre l'ANGLETERRE, ses exploits ayant été remarqués surtout dans les affaires de HUDSON BAY. Les grandes qualités dont il avait fait preuve et la façon dont il avait su surmonter les difficultés rencontrées en mer, avaient attiré sur lui l'attention du directeur des Ports et Arsenaux, qui, maintenant, se portait garant de sa valeur. Le Roi nomma M. DE LA PÉROUSE chef de l'expédition, et le Comte de CASTRIES, ministre de la Marine, lui donna carte blanche pour le choix des savants aptes à mener à bien le programme scientifique de Sa Majesté.

M. DE LA PÉROUSE se montra judicieux dans l'exercice du privilège qui lui était accordé; il ajouta même deux peintres à l'état-major de l'expédition, et, en prévision d'une visite à la colonie russe dans le KAMTCHATKA, il s'adjoignit un interprète. Ce jeune homme, M. DE LESSEPS, ayant fait ses études à ST-PÉTERSBOURG, parlait le russe comme sa langue maternelle.

Le Roi avait décidé que l'expédition comprendrait deux navires et laissa au Commandant la désignation du Capitaine du second bâtiment. M. DE LA PÉROUSE arrêta son choix sur un camarade du temps de HUDSON BAY, M. DE LANGLE. Ce fut à celui-ci que fut assignée la tâche de déterminer les longitudes au moyen du chronomètre de M. BERTHOUD. Ce voyage de longue durée à travers les climats les plus

divers fournissait une occasion unique de juger de la valeur de l'horloge marine.

Quand enfin tout fut prêt pour faire voile vers les antipodes, les deux frégates furent baptisées respectivement la *Boussole* et l'*Astrolabe*, ces deux compagnons indispensables au navigateur.

* * *

M. DE LA PÉROUSE était un ardent admirateur du Capitaine COOK, dont il avait étudié avec soin les cartes, sur lesquelles il pouvait relever les distances énormes parcourues par l'*Endeavour*. C'était à lui maintenant de continuer l'œuvre que son illustre prédécesseur n'avait pas pu parachever. Les ordres du Roi étaient de se rendre à la côte d'ALASKA, de reconnaître le détroit de BERING, de visiter les îles ALÉOUTIENNES et KOURILES, puis d'étudier les côtes de la TARTARIE et de la CHINE. Il devait ensuite aller au JAPON et à MACAO, puis gagner les îles SALOMON et revenir en FRANCE au cours de l'année 1787. Ce n'était pas là un mince programme !

Toute latitude avait été laissée à M. DE LA PÉROUSE pour choisir la saison et l'ordre des visites à ces différents points. Une seule condition lui était imposée : par ordre personnel du Roi les deux navires ne devaient jamais, sous aucun prétexte, se séparer l'un de l'autre.

Les deux vaillantes frégates gagnèrent le PACIFIQUE par le CAP HORN, passèrent l'île JUAN FERNANDEZ et redécouvrirent DAVIS LAND (l'île de PÂQUES de ROGGEWIN¹). Personne n'ayant pu retrouver cette terre, on se demandait si elle avait jamais existé ou bien — et cette hypothèse était la bonne — si elle se confondait avec l'île de PÂQUES découverte par ROGGEWIN.

¹ 1721.

Là les bâtiments français restèrent à l'ancre quelques jours et M. DE LANGLE visita l'intérieur. Les énormes statues en pierre lui apparurent comme des bustes d'une monstrueuse vulgarité. Aujourd'hui tous les enfants de LONDRES peuvent en voir des échantillons sous le portique du British Museum.

* * *

Après avoir fait escale aux Iles SANDWICH, les frégates naviguèrent vers les côtes nord-ouest de l'AMÉRIQUE, où les navigateurs eurent une belle vue du MONT ELIAS dont le pic s'élevait au-dessus des nuages. A partir de là apparurent les premiers brouillards froids qui, on le savait, prédisposaient les hommes au scorbut. Jusque-là, la santé avait été excellente à bord, mais M. DE LA PÉROUSE, qui avait étudié les conseils du Capitaine COOK, décida de mettre en œuvre les préventifs contre cette maladie : précautions contre le froid, vêtements secs, ventilation et régime alimentaire. M. DE LANGLE monta un moulin à blé pour fournir de la farine fraîche qui fut grandement appréciée.

Passant la baie à laquelle COOK avait donné le nom du navigateur danois BERING, le premier qui avait vu la montagne qu'il dénomma d'après le prophète ELIE, M. DE LA PÉROUSE atteignit une rivière qu'il nomma à son tour Rivière de BERING. Ce dernier, marin au service de PIERRE LE GRAND, avait le premier exploré ces régions arctiques et découvert le détroit qui porte son nom et à travers lequel le Capitaine COOK avait navigué jusqu'au point qu'il avait appelé « Icy CAPE ».

A cent lieues au nord de BERING BAY, on découvrit un autre excellent mouillage auquel LA PÉROUSE donna le nom de PORT DES FRANÇAIS. Il estima avoir le droit d'en prendre possession au nom de la FRANCE, puisque personne n'y était venu avant lui et qu'aucune puissance ne pouvait se préva-

loir de droits antérieurs. Les indigènes offrirent des peaux de loutre et du saumon en échange de morceaux de fer.

La *Boussole* et l'*Astrolabe* continuaient leur course vers le Nord, quand un grave accident mit les équipages en deuil : deux canots portant vingt et un matelots sombrèrent sur un récif et les occupants périrent dans les flots. En mémoire des camarades perdus, l'îlot fut dénommé *Le Cénotaphe*.

Les brouillards rendirent la navigation de plus en plus dangereuse, les deux inséparables frégates mirent le cap sur des régions plus tempérées. Sur les côtes de CALIFORNIE, les botanistes purent s'en donner à cœur-joie et recueillirent des spécimens précieux. Tous les membres de l'expédition visitèrent avec grand intérêt l'établissement créé par les missionnaires espagnols qui faisaient de l'excellente besogne parmi les indigènes.

De là la *Boussole* et l'*Astrolabe* voguèrent vers la CHINE, et firent une longue escale à MACAO. Le séjour fut rendu très agréable grâce aux bons soins de l'agent d'une Compagnie commerciale suédoise. M. DE LA PÉROUSE écrit dans son rapport : « Notre Compagnie française des INDES ORIENTALES n'ayant encore aucun représentant à MACAO, nous aurions été comme des orphelins sans ce brave Suédois ». Celui-ci vendit toutes les fourrures rapportées d'AMÉRIQUE et M. DE LA PÉROUSE partagea le produit de la vente entre les marins de l'équipage, non sans regretter que les sommes encaissées fussent très inférieures aux évaluations faites d'après les prix obtenus antérieurement par les Capitaines GORÉ et KING à MACAO.

M. DE LA PÉROUSE mentionne incidemment que la colonie européenne était dans une situation assez précaire, la petite garnison portugaise ne pouvant donner qu'une faible protection. Il eut l'impression qu'en raison de l'impossibilité absolue de pénétrer dans l'intérieur du pays, on était en réalité à MACAO aussi loin du CÉLESTE EMPIRE que si l'on avait été en EUROPE.

En ce qui concerne le commerce dans ce port, il mentionne que les marchands européens achetaient du thé vert et du thé noir, et de la soie. Les Chinois achetaient de l'argent, du drap anglais, du kaolin de BATAVIA, du coton du BENGAL et de SURAT, de l'opium de PATNA, du poivre de MALABAR et du bois de SANTAL. Les articles de luxe étaient vendus à un prix avantageux, mais seulement en petites quantités, et consistaient surtout en grands miroirs, coraux, perles fines et montres de GENÈVE.

M. DE LA PÉROUSE fait une curieuse remarque au sujet de l'importation du thé : « Il ne se boit pas une tasse de thé en EUROPE qui n'ait coûté une humiliation à ceux qui l'ont acheté à CANTON, qui l'ont embarqué et ont sillonné la moitié du globe pour apporter ces feuilles dans nos marchés. »

* * *

Ce fut une grande déception de ne pas trouver à MACAO le courrier sur lequel chacun comptait et pendant la traversée jusqu'à MANILLE, tous espéraient trouver des lettres dans ce port, mais là encore les espoirs furent déçus. Les regrets étaient d'autant plus cuisants que quelques jours après l'arrivée à MANILLE, un bâtiment français entra dans le port, mais sans apporter de courrier. Cependant après une absence de dix-huit mois, ce fut une grande joie de retrouver des compatriotes et d'avoir des nouvelles du pays. La situation politique ne paraissait pas avoir beaucoup évolué.

A ce moment il y avait dans le port 41 bâtiments étrangers : 29 Anglais, 5 Hollandais, 2 Danois, 1 Suédois et 2 autres Français, en plus des 2 frégates de LA PÉROUSE. Tous étaient immobilisés par la mousson.

* * *

En quittant MANILLE la *Boussole* et l'*Astrolabe* naviguèrent 75 jours dans une nouvelle direction et atteignirent

la côte de TARTARIE, que l'infatigable Capitaine COOK, comme l'appelait son admirateur et émule, n'avait pas visité. C'est la gloire de M. DE LA PÉROUSE d'avoir été le premier à reconnaître ces parages.

A travers les longues vues, un curieux spectacle pouvait être observé : des ours et des cerfs circulant tranquillement au bord de la mer, mais personne n'alla les rejoindre à terre. C'était un grand réconfort toutefois après de longues semaines de navigation dans le brouillard de se trouver dans un climat plus clément, de pouvoir circuler quelques jours plus tard dans des prairies couvertes de lis jaunes et sur un tapis de mugets. Quelle joie de se retrouver, après ces mois de mer, parmi les pommiers en fleurs, de circuler sous les sapins, les chênes, de voir des osiers et des noisetiers. On pouvait ici ramasser de petits oignons, cueillir du céleri et de l'oseille en abondance, précieuses additions au menu du jour. Quel plaisir aussi de manger de la morue fraîche, dont quelques gros spécimens furent pris.

Au grand désappointement des botanistes, on ne recueillit aucune plante nouvelle, mais chacun s'intéressa à la trouvaille de paniers en osier et de raquettes à neige, preuve que les pêcheurs et les chasseurs visitaient parfois ces lieux. Cependant on ne vit aucun indigène.

A l'escale suivante où le terrain, vu du large, paraissait une prairie, ce fut une déception, car l'herbe avait trois ou quatre pieds de haut et recérait de dangereux serpents. Le paysage était agréable à contempler, mais sans plus et il n'y avait même pas un bon terrain de chasse. Trois jeunes cerfs seulement furent abattus, les autres ayant fui aux premiers coups de feu. Par contre, la pêche fut bonne. Les oiseaux étaient nombreux. M. DE LA PÉROUSE donna à ce joli site le nom de BAIE SUFFREN, en souvenir du fameux Amiral français. Le voyage le long de ce rivage fut effectué de très près afin de pouvoir relever avec précision la carte de cette région inconnue jusqu'alors.

* * *

Le point suivant à élucider était de savoir si la terre que les Hollandais avaient dénommée JESSO était une île ou une péninsule. Heureusement l'expédition française rencontra des indigènes fort intelligents qui comprirent par gestes ce que l'on leur demandait et l'un d'eux traça sur le sable un croquis grossier donnant la forme générale de cette côte de MANDCHOURIE avec une rivière qu'il appelait SEGHALIEN et une île nommée TCHOKA.

Le séjour en ce point, auquel M. DE LA PÉROUSE donna le nom de M. DE LANGLE, fut fort agréable. Les huttes des indigènes étaient entourées de rosiers en fleurs qui embaumaient l'air. Les groseilliers à maquereaux, les framboisiers et les groseilliers, ainsi que les fraisiers poussaient en abondance, mais les fruits n'étaient pas mûrs et les hommes durent se contenter des racines de lis jaunes, de l'ail et de l'angélique. Il y avait une telle abondance de saumons qu'en une heure, on en tua 1.200, la rivière en était littéralement pleine.

Le projet de gagner directement le KAMTCHATKA dut être abandonné en raison de la difficulté de contourner l'île; il fut donc décidé d'explorer les régions autour des deux îles que les indigènes désignaient sous les noms de TCHOKA et TCHIKA. Ce fut une tâche assez fatigante qui exigeait beaucoup de précautions. On découvrit que les îles étaient séparées par un bras de mer long de 12 lieues, auquel on donna le nom de CANAL DE LA BOUSSOLE.

Les renseignements déjà connus sur ces parages au nord du JAPON étaient très vagues. Les premiers voyageurs à mentionner une terre appelée YEZO étaient des Pères Jésuites au XVI^{me} siècle. Les mêmes indications avaient été rapportées en ANGLETERRE en 1611 par un marchand anglais. Puis en 1643, un Capitaine hollandais, MARTIN DE VRIÈS, envoyé

de BATAVIA par le Gouverneur général VAN DIÉMEN, l'avait aperçue sans pouvoir en préciser les formes en se rendant aux îles KOURILES; il nomma l'une d'entre elles l'ILE DES ETATS.

Ce fut M. DE LA PÉROUSE qui reconnut que TCHOKA était une île. Quelques années plus tard, en 1823, le navigateur russe KRUSENSTERN lui donna le nom de SAKHALINE, le nom indigène du fleuve AMOUR.

Lorsque la *Boussole* et l'*Astrolabe* arrivèrent au KAMTCHATKA, les fonctionnaires russes leur firent une réception chaleureuse. Il y avait d'ailleurs encore à PÉTROPAVLOSK des hommes qui se souvenaient d'avoir vu le Capitaine COOK au cours de son troisième et dernier voyage.

M. DE LA PÉROUSE fut très ému de trouver là la tombe d'un Français, M. DE L'ISLE DE LA CROYÈRE, membre de l'Académie française, qui avait accompagné BERING¹ dans sa fameuse expédition.

Arrivé en ce point de son voyage, M. DE LA PÉROUSE décida d'expédier à PARIS tous les journaux de bord, cartes et mémoires contenant les résultats de l'expédition. Il aurait pu le faire par l'intermédiaire des fonctionnaires russes, mais il préféra confier ces documents à M. DE LESSEPS, afin de donner à son jeune interprète l'occasion de recueillir des renseignements utiles au commerce français et qui serviraient à cimenter les liens avec la RUSSIE dont les produits naturels étaient si nécessaires à la marine française.

Dans la lettre accompagnant les documents, M. DE LA PÉROUSE exprimait l'espoir que les données géographiques acquises au cours de son voyage seraient fort utiles à la FRANCE, et aussi à la RUSSIE qui développerait certainement un jour ou l'autre la navigation dans les mers baignant la côte de TARTARIE. Il s'attendait « à voir les Russes intro-

¹BERING ou BEERING *Voyages de découverte faits par les Russes de 1728 à 1741*. Amsterdam (1746).

duire les arts et les sciences de l'EUROPE dans ces régions habitées à présent par quelques hordes de Tartares, mais surtout par des ours et autres bêtes de la forêt ».

En ce qui concerne les résultats généraux de son voyage, il écrivait au ministre de la Marine qu'il se croyait fondé à dire qu'il avait complètement rempli la tâche qui lui avait été confiée. Il rendit hommage au concours précieux apporté par M. DE LANGLE et ce dernier, de son côté, écrivit au ministre pour lui signaler que si les équipages avaient pu surmonter les difficultés de la navigation le long des côtes d'ASIE, cela était dû à l'habileté et à la prudence du commandant de l'expédition.

M. DE LA PÉROUSE donnait aussi les grandes lignes de ses mouvements ultérieurs jusqu'à BOTANY BAY, où commencerait la deuxième partie du voyage défini par le Roi. Il exprimait l'espoir d'atteindre la NOUVELLE-ZÉLANDE vers le moment où son courrier arriverait à VERSAILLES.

M. DE LESSEPS fut très fier de la mission de confiance qui lui était donnée et très heureux de l'occasion de faire un voyage aussi intéressant. Il quitta le KAMTCHATKA le 22 octobre 1787; ce ne fut qu'un an après qu'il arriva à PARIS. Vêtu de son costume du KAMTCHATKA il se présenta aussitôt au ministre de la Marine qui le conduisit derechef auprès du Roi. LOUIS XVI lui posa maintes questions au sujet de l'expédition et se montra fort satisfait des réponses reçues. Il donna l'ordre de publier immédiatement aux frais de l'Etat le journal de voyage tenu par M. DE LESSEPS ¹.

* * *

Ce fut de MANILLE que M. DE LA PÉROUSE expédia son courrier suivant pour la FRANCE et, dans la crainte que les lettres précédentes ne fussent pas parvenues à destination,

¹ LESSEPS, J. B. de *Journal historique du voyage de Lesseps*. Paris (1790).

il fit un résumé des principaux résultats obtenus. « Néanmoins, écrivait-il, ce qui reste à faire est beaucoup plus difficile... Je sais toutefois que toutes les difficultés peuvent être surmontées par la persévérance et la patience. Les obstacles ne font qu'aiguïser mon zèle, et par-dessus tout j'ai une grande foi dans ma bonne étoile ».

* * *

Le 19 février 1788, les deux frégates mouillaient à BOTANY BAY ¹ et, quelques jours plus tard, à la stupéfaction de tous, une flottille anglaise de onze bâtiments arrivait à son tour. M. DE LA PÉROUSE et l'Amiral anglais se rencontrèrent et ce dernier promit d'expédier en EUROPE le courrier français à la première occasion. La flottille anglaise partit ensuite pour PORT JACKSON où l'Amiral PHILLIP devait fonder la colonie pénitentiaire pour laquelle il amenait un premier lot de relégués.

Après un mois passé à BOTANY BAY les bâtiments français levèrent l'ancre pour continuer leur voyage, dont M. DE LA PÉROUSE avait esquissé l'itinéraire dans la lettre confiée à l'Amiral anglais. Il y avait joint le rapport sur le voyage de MANILLE à BOTANY BAY et sur le tragique accident au cours duquel douze membres de l'expédition avaient trouvé la mort aux ILES DES NAVIGATEURS ², tués par les indigènes. Parmi les victimes se trouvaient M. DE LANGLE, M. DE LA MARTINIÈRE, botaniste, et le naturaliste CHEVALIER R. DE PAUL DE LAMONON.

Dans cette lettre, datée du 7 février 1788, la dernière qu'il devait écrire, M. DE LA PÉROUSE exprimait l'espoir d'arriver à l'ISLE DE FRANCE au commencement de décembre

¹ Nommée ainsi par le Capitaine COOK en l'honneur de Sir JOSEPH BANKS, le naturaliste.

² Découvertes par M. de LA PÉROUSE.

1788. Cette lettre, ainsi que les courriers expédiés du KAMTCHATKA et de MANILLE parvinrent à PARIS, et puis ce fut le silence.

Les années 1789 et 1790 passèrent et les membres de la Société d'Histoire Naturelle estimèrent qu'il était grand temps de chercher à savoir ce qu'étaient devenus les hommes envoyés par le Roi et dont on n'avait plus de nouvelles depuis leur départ de BOTANY BAY.

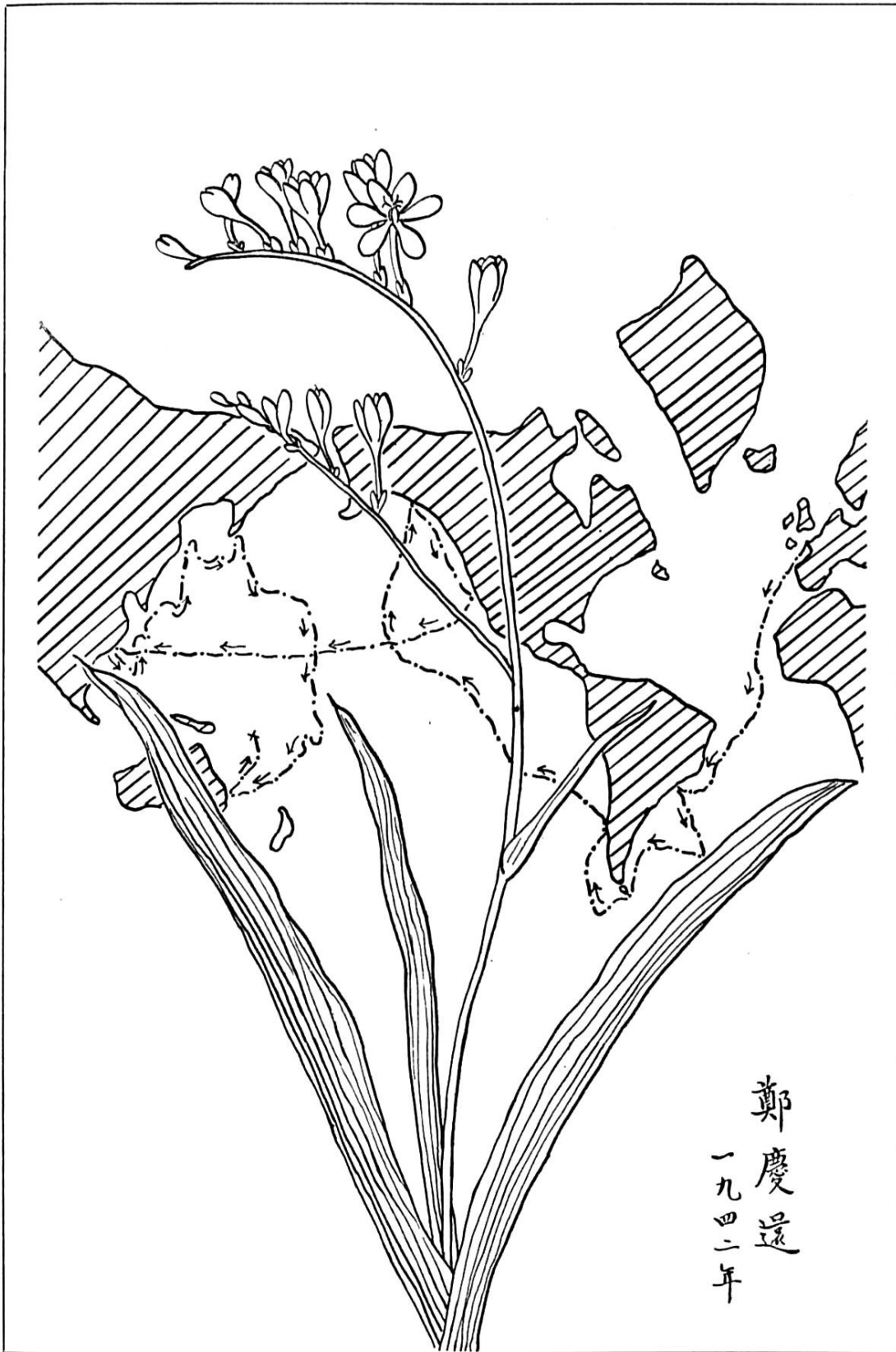
L'Assemblée nationale, saisie de la question, décida que le Roi prescrirait à tous les ambassadeurs de FRANCE de demander aux souverains auprès desquels ils étaient accrédités d'ordonner à leurs navigateurs et en particulier à ceux voyageant dans le PACIFIQUE, de rechercher les frégates disparues. Il fut également décidé qu'une expédition française serait envoyée pour rechercher M. DE LA PÉROUSE et faire de nouvelles découvertes. Enfin un troisième décret prescrivait la publication immédiate de tous les documents reçus du chef de l'expédition ¹.

* * *

Le Chevalier D'ENTRECASTEAUX fut désigné pour commander les deux navires chargés de rechercher LA PÉROUSE, et qui reçurent les noms symboliques de la *Recherche* et l'*Espérance*.

Hélas, la recherche fut vaine et les espoirs déçus, et le Chevalier D'ENTRECASTEAUX, après avoir refait l'itinéraire indiqué par LA PÉROUSE, arriva à la douloureuse conclusion que les deux frégates avaient dû se perdre corps et biens sur quelque banc de corail, ces récifs redoutables parce que peu visibles, qui encerclent les charmantes îles du PACIFIQUE et sont la terreur des navigateurs.

¹ *Voyage de La Pérouse, raconté par lui-même (1785-1788).*



Le *Lapeyrouisia juncea* Pourr. et le voyage de M. DE LA PÉROUSE (1785-1788). (Dessin de Miss Cheng.)

* * *

Ce ne fut qu'en 1828 que le mystère fut éclairci. M. DUMONT D'URVILLE rapporta en FRANCE la preuve certaine que M. DE LA PÉROUSE et ses équipages avaient fait naufrage et péri sur une des îles que MENDANA avait découvertes, celle qu'il avait nommée SANTA CRUZ. Sur l'île de VANICORO, M. D'URVILLE éleva un monument à M. DE LA PÉROUSE et à ses compagnons.

Les géographes et les botanistes ont perpétué son souvenir : les premiers en donnant son nom à un détroit japonais et à une montagne de TASMANIE, les seconds en nommant d'après lui (*Lapeyrouisia*) une ravissante Iridée de l'AFRIQUE. Ainsi survit dans la mémoire des hommes le nom de LA PÉROUSE qui écrivit une page glorieuse de l'histoire des navigateurs à la recherche des terres nouvelles.
